

DJIBOUTI

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.

Pierre Deram

DJIBOUTI



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2015.
ISBN : 978-2-283-02844-5
ISSN : 2110-0713

À Dominique R.

En taxi

Le taxi tourna brusquement. Entraînée par sa vitesse, la voiture fit une rapide embardée sur la voie de gauche. Personne n'y prêta la moindre attention. Au loin, les lumières du port défilaient, suspendues dans la nuit comme des étoiles rouges.

– Alors c'est demain que tu pars, n'est-ce pas ?

Dans l'obscurité, Markus hocha la tête. Tassé au milieu de la banquette, le corps chaud de Gallardo faisait pression contre son épaule. De l'autre côté, le visage tourné vers la vitre, Maronsol semblait absorbé par la soudaine apparition de dizaines de petits kiosques le long de la voie. Ce n'était pour la plupart qu'un assemblage épars de morceaux de bois auquel étaient suspendues quelques lanternes artisanales. Derrière les étals, des femmes assises seules dans le noir attendaient la venue d'un improbable acheteur.

Tout le monde s'était tu. À gauche, le golfe de Tadjourah s'étendait en une seule nappe sombre se perdant dans l'infini de l'océan. En bordure de route, les lucioles des vendeuses de khat semblaient flotter comme des fanaux sur une mer d'huile, déroulant vers l'horizon leurs longues guirlandes de

lueurs mourantes. Au-delà des phares du taxi, la route disparaissait dans une nuit impénétrable. Tout paraissait irréel. On avançait en apesanteur vers le néant toujours plus noir du monde.

Au-dessus du parc de Yangudi, l'avion avait basculé sur son aile droite et toute la carlingue avait brusquement viré en direction de l'est, vers l'horizon lointain où le ciel et la terre s'évanouissaient en une seule et sombre lueur. Chaque matin, la poignée de voyageurs entassée dans le ventre du petit biréacteur assistait derrière ses hublots à la même inquiétante et somptueuse apparition. Passé le virage, la plaine verdoyante disparaissait tout à coup et l'Éthiopie toute entière se brisait net au contact d'un empire de terre rouge qu'aucune vie ne semblait jamais avoir souillé. Alors, montant roide de la terre comme les colonnes d'un immense portique, les fumerolles noires du lac Abbé ouvraient le ciel au-devant de l'appareil, dévoilant derrière l'épais rideau de soufre qui en masquait la vue le pays terrible qu'il venait d'aborder, la terre des Afars et des Issas, l'implacable désert de Djibouti.

Du nord au sud, ce n'est qu'un grand paysage dévasté, où des champs de pierres volcaniques se disputent quelques pitons décharnés. Tout est mort. Le soleil écrase l'étendue silencieuse. Sous l'effet de la chaleur, la rocaille brune se désagrège et couvre le sol de traînées rougeâtres.

Une heure durant, l'ombre de l'avion glisse inlassablement sur les mêmes décors, les mêmes oueds asséchés et les mêmes talwegs cernés de crêtes tranchantes. Ça et là, dispersés entre les rangées de sièges vides, les voyageurs attendent en silence

– les visages tendus, sans que l'on puisse dire s'il s'agit d'angoisses ou de rêveries – attendent en silence qu'apparaissent dans un lointain mirage les premiers reflets de la mer Rouge.

Subitement l'orient se colore d'un bleu terrifiant, aussi vide et désertique que la terre dont il ronger les rivages : à gauche, dans le détroit de Bab-el-Mandeb – la Porte des lamentations –, l'océan Indien, coincé entre deux rives, reflue devant les splendeurs de la mer Rouge. Droit devant, plus au sud, les eaux bleues du golfe d'Aden s'enfoncent à l'intérieur des terres, dans le rift de Tadjourah. Au loin, émergeant à peine des courants brûlants, les minuscules bancs de sable de Moucha et de Maskali forment deux perles d'une blancheur à peine soutenable.

À l'extrême limite du golfe, la croûte terrestre se convulse et se déchire. On dirait qu'un monstre tente de sortir de terre, jaillissant du magma qui affleure à cinq kilomètres sous la surface du rift. Comme un gigantesque tapis roulant, une terre calcinée s'échappe du sol et s'en va couvrir le fond du Goubet-al-Kharab, le gouffre des démons où l'océan agonise au centre d'un territoire en feu. Quelques vagues décharnées clapotent encore, couchées au bord du sable. Les rives sont couvertes de poissons morts que la chaleur dessèche. Piégé à quelques mètres de là, le lac Assal, gorgé de sel et de gaz bouillant, se pétrifie en concrétions irréelles, en mille dessins mouvants que le soleil balaye de ses doigts enflammés. Tout est blanc d'amertume. C'est triste à mourir.

Six mois s'étaient écoulés maintenant depuis le jour où Markus avait vu poindre de l'étroite bande de terre où son avion se ruait, coincée entre un désert immense et un océan

rouge, les premiers frémissements de ce monde-ci, les premières maisons de Djibouti.

Ça n'avait d'abord été qu'une poignée d'abris en pleine chaleur, un bidonville terrassé par le khamsin où six cent mille hommes s'entassaient au milieu de détritibus immondes. Puis, à mesure que l'avion avait accentué sa descente, les premières silhouettes humaines étaient apparues, presque sans ombre. Bientôt ça avait été la première route, puis une deuxième pointant droit vers l'est, droit vers la mer. En se penchant encore contre le hublot, Markus avait pu apercevoir la presqu'île du Héron étalant ses corolles de toits blancs sur l'océan merveilleux. Des maisons se dressaient, quelques étages s'empilaient. L'avion s'était posé. Avait rebondi. S'était immobilisé. Le steward avait annoncé en mauvais français : « Aéroport de Djibouti, tout le monde descend. »

12

Et maintenant il allait repartir, demain dans l'après-midi, un avion pour Paris. Le taxi prit un long virage à droite à hauteur des premiers bâtiments de la rue de Genève. Au-delà de la baie, la façade blanche du palais présidentiel éclairée de quelques projecteurs semblait sourdre des eaux noires comme le fantôme d'un monde englouti. Sur le siège avant, le profil renfrogné du capitaine se découpait dans l'obscurité, promenant son regard lointain sur les ruelles qui venaient de s'ouvrir à gauche.

– C'est ta dernière soirée, hein ?

Il venait de se retourner, comme au premier jour, avec cette même bouche étroite, verrouillée et inexpressive.

– Eh oui, capitaine, répondit Markus. Je pars demain, en fin d'après-midi.

– Alors tu vas nous manquer, ajouta le capitaine.

Dans la nuit, ses yeux presque incolores pétillaient doucement, les paupières tristement abaissées jusqu’aux prunelles.

Son buste pivota, s’adossant à nouveau au siège défoncé du taxi; et, comme pétrifié, il ne fut plus soudain qu’une masse sombre et immobile.

– Dis-nous maintenant, pourquoi es-tu venu ici? Que cherchais-tu?

Il y eut un silence. Le taxi tourna à droite et s’engouffra dans les rues de la vieille ville. Quelques phares jaunis passèrent au loin.

Après l’atterrissage, Markus s’était avancé trempé de sueur au milieu de l’intense foule, le corps vibrant encore de tous les rugissements de la carlingue. Il avait dû se battre pour récupérer ses bagages et s’extraire enfin de l’indescriptible cohue qui l’avait bousculé de toutes parts. Près de la porte, deux uniformes blancs l’attendaient.

– Mes respects mon capitaine, avait-il salué, posant ses valises au sol pour se fendre d’un garde-à-vous.

– Y a pas de quoi.

– Bienvenue chez nous, avait dit l’autre officier en lui tendant la main. Je suis le lieutenant Maronsol.

– Enchanté, avait baragouiné Markus, largement empêtré dans ses bagages, mais soulagé de rencontrer un officier du même grade que le sien.

– Et lui, c’est le capitaine Broudon, ton commandant de compagnie; il est un peu grognon mais tu t’y feras.

– Ta gueule, Maronsol, avait grommelé le capitaine.

– Pardon mon capitaine.

Les jambes flageolantes, Markus les avait suivis vers la sortie, vers le plein air, vers la lumière qui lui faisait déjà plisser les yeux. Ils avaient embarqué tous les trois dans un pick-up blanc, les bagages jetés à la va-vite dans la remorque arrière. Markus avait traversé pour la première fois les ruelles défoncées de Djibouti, pleines de chèvres perdues et de carrioles ballantes, et ses yeux encore endormis par l'éclairage sombre du voyage s'étaient mis à pleurer d'éblouissement parmi toutes les couleurs nouvelles et violentes qui les assaillaient de toutes parts. Et la chaleur alors, l'épouvantable chaleur qui semblait sans cesse augmenter l'avait submergé sans prévenir, de la tête aux pieds, s'appropriant son corps comme une petite fille découvre un nouveau jouet, le palpant et l'étudiant sous tous les angles jusqu'à le pétrir de ses doigts et le remodeler selon son goût. En un quart d'heure il avait rendu toute sa sueur occidentale. Figé à l'arrière du 4 × 4 dans un T-Shirt à moitié dissous par la transpiration, trempé comme une éponge, n'osant plus esquisser le moindre geste de peur d'en perdre la vie, il avait écouté à l'intérieur de lui-même son cœur galoper comme un cheval fou au milieu d'un incendie.

Le taxi s'arrêta sans prévenir au bord de la route, dans le renforcement d'une ruelle adjacente. D'autres taxis étaient là, immobiles.

– Qu'est-ce que tu fous ? demanda Gallardo.

Le chauffeur maugréa :

– L'essence, chef.

– Fais vite alors – mais l'ayant à peine écouté le chauffeur avait ouvert la portière et s'était plongé dans la nuit.

Les phares éteints – le noir devint si total qu'on n'y voyait plus à cinq mètres. On distinguait à peine, très proches, appuyées contre l'un des taxis immobiles, quelques silhouettes murmurantes qui tenaient conciliabule dans les ténèbres. Le chauffeur les rejoignit et bientôt disparut.

– Cinq minutes, tu parles ! grommela Gallardo – et il ouvrit la portière pour se glisser dehors.

Markus le suivit. Le capitaine se contenta d'abaisser sa vitre pour humer un peu l'air. Derrière lui, Maronsol veillait, les yeux mi-clos, rompu à l'attente. Malgré la tombée du jour, il faisait encore chaud. Dehors, le ciel rempli d'étoiles formait une gigantesque coupole. Gallardo s'était adossé à la voiture, les yeux tournés vers les feux lointains du port. Le rougeoiement d'une cigarette éclaira d'une lueur soudaine la ligne de son nez et une douce odeur de tabac s'élança dans l'espace. Il y avait en tout trois voitures disposées en U. Le groupe d'hommes se tenait devant le capot de celle du fond. De temps à autre, un bruit de bidon traîné au sol rompait le silence, et des effluves d'essence se répandaient en bouffées soudaines. De l'intérieur de la voiture, la voix étouffée de Maronsol gronda :

– Qu'est-ce qu'il fout ?

Gallardo ricana sans répondre. Au loin, quelques voitures passèrent sans les voir, le bruit de leurs moteurs se réfléchissant de proche en proche jusqu'à emplir tout le ciel.

Maintenant la mélancolie prenait de nouveau Markus. Il prit une grande respiration et s'efforça de ne plus y prêter attention. Les petites aiguilles phosphorescentes de sa montre indiquaient vingt-trois heures, ce qui signifiait qu'ils

étaient en retard. Quelque part en centre-ville, cinquante hommes attendaient leur venue.

Six mois maintenant depuis ce premier jour sur le tarmacadam brûlant ; si brûlant qu'il avait cru que c'était les réacteurs, mais ce n'était que le khamsin dévalant les hauts plateaux d'Éthiopie où il avait fait escale deux heures plus tôt avec les mécanos en chapeau de paille endormis sous les zincs et le ciel rempli de vautours tournoyants, et la chaleur déjà avec le soleil qui lui avait giflé la gueule et tout le corps, et les Abyssines derrière les guichets de bois avec leurs bijoux dans les oreilles. Six mois, il s'en souvenait bien. L'océan et la première fois qu'il y avait plongé, tous les poissons terrifiants qu'on voyait tourner près des coraux avec leurs couleurs nettes et parfois l'ombre entre les rochers d'une raie, de cette immense raie noire la première fois qu'il avait sauté dans la mer Rouge, mais enfin il les avait vus, ce jour-là, les requins-baleines et le pêcheur lui avait dit de plonger, et il avait plongé en slip au milieu des baleines qui grouillaient comme des vers et il s'était accroché à une nageoire et il se souvenait d'avoir hésité à lâcher prise quand elle l'avait emmené vers le fond, d'avoir hésité à lâcher prise, oui, il avait hésité et puis le soleil qui l'avait ébloui quand il était sorti tout essoufflé, ça oui il s'en souvenait, le jour de Noël et le vin blanc sur la plage avant le retour en barque contre les vagues qui explosaient sous la coque en embruns d'eau chaude, et la bagarre au port avec le chouf, et les bagarres avec les marins dans les bars et les bières éclusées à la popote quand on n'est plus que cinq ou six en fin d'après-midi, que l'on chante et que l'on pleure, et l'impression

bizarre d'être arraché du sol et de voir les ivrognes rouler sous les tables quand on dort encore en Europe avec les volets clos et les lits bordés pendant qu'ici on roule en pick-up dans la rue, complètement saoul sur la plage arrière, au milieu des voitures pourries et des singes errants, les taxis verts et blancs et l'odeur de la drogue par leurs fenêtres ouvertes et la chaleur, toujours la chaleur qu'on lâche comme une chienne enragée lorsque le soleil se lève en sortant du casino à l'aube, avec les filles démaquillées qui piaillent et pour qui l'on se bat et les chemises déchirées trempées de sang laissant voir sur la peau des tatouages d'amour que les hommes emportent contre leurs cœurs dans le désert, et ses lèvres craquelées, ses pieds sanguinolents au fond des rangers que l'on sort le soir dans son duvet pour qu'ils prennent un peu l'air, et le sommeil qui l'avait surpris dans la jeep et comment il avait pioncé sans entendre la fusillade, et la première bouchée qu'il avait avalée après les cabris, et les scorpions aussi qu'on attrapait dans des bouteilles en plastique et qui brillaient la nuit comme des étoiles phosphorescentes, et la grosse hyène tavelée attrapée dans le piège qu'il avait emportée autour de son cou comme un collier de perles blanches pendu à la gorge de toutes ces filles, de celles qui embrassaient dans le cou des soldats et qu'on voyait la nuit flotter dans le bleu du ciel. Six mois déjà depuis ce jour dans le pick-up blanc à travers les rues de Djibouti.

Il entendit d'abord le crissement de ses sandalettes sur la poussière blanche, puis vit ses yeux sortir de la nuit comme deux petites bougies. Le chauffeur revenait, une bouteille en

plastique à la main, un pagne rouge autour de la taille et sa large chemise blanche flottant sur les épaules.

– C’est bon, chef ? lui demanda Markus.

– Oui, oui, dit-il en ouvrant le bouchon du réservoir.

– Pas trop tôt, grogna Gallardo en jetant sa cigarette pour se glisser dans la voiture.

Le chauffeur versa le contenu de la bouteille (de l’essence frelatée) dans l’embouchure du réservoir. Markus observa un instant sa mine concentrée et sa joue gonflée de khat.

– Allons-y, dit-il doucement.

– Oui, oui, allons-y, répéta le chauffeur.

18

Maintenant le taxi avait repris sa lente progression. Maronsol avait mis la pression au chauffeur pour accélérer l’allure mais la voiture continuait d’avancer lentement au milieu de la nuit noire. Markus était replongé dans ses rêveries, les souvenirs de ce petit restaurant au fond d’une ruelle défoncée, le premier jour, après l’aéroport. Passé le portail ballant, ils avaient pénétré dans une cour où des parasols délabrés protégeaient quelques tables de jardin. Dans un coin, un vieux poste de radio crachouillait de la musique éthiopienne, tandis qu’un groupe d’enfants jouait avec une paire de chats de gouttière. Le lieutenant Maronsol avait l’air de connaître l’endroit. Il était tout de suite entré dans la gargo pour réveiller le propriétaire.

– Debout là-dedans ! Vous avez des clients ! Finie la sieste ! Ouste !

Et ils s’étaient assis autour d’une des tables, le capitaine face aux deux lieutenants. Tout le monde dormait, matraqué par la chaleur. Et comme soudain tout lui avait paru étrange !

D'être à cette table, face à ces inconnus, avec ces reptiles énormes somnolant contre les murs et ces vautours tournoyant dans le ciel. Et ce fut comme si les cinq milliers de kilomètres qu'il avait parcourus pour venir jusque-là venaient de se refermer derrière lui, comme la mer des roseaux derrière Moïse.

Pour la première fois il avait pris conscience qu'une ville inconnue l'entourait. Et plus loin le désert. Il répondait fébrilement aux questions de l'assistance, triturant les cachets anti-palu que la chaleur désagrégeait au fond de ses poches. Du bout des lèvres, bien tassé dans son siège en plastique, le capitaine lui avait lâché consigne après consigne.

– Reçu mon capitaine, disait-il sans avoir rien enregistré.

– Demain, tu feras ton circuit d'arrivée pour signer les paperasses et recevoir ton paquetage.

– Bien mon capitaine.

– Le colonel te recevra à seize heures. Est-ce que tu as pris ton képi?

– Non mon capitaine, je pensais que...

– Bon, Maronsol tu te démerdes pour qu'on lui trouve un képi avant demain soir.

– Ça roule cap'tain! No problemo!

Markus avait souri timidement, ne sachant s'il avait l'autorisation de remarquer la complicité qui liait les deux loustics, la désinvolture du lieutenant Maronsol et la fausse sévérité du capitaine. Maronsol était chauve, petit et costaud, avec un cou large comme celui d'un bœuf et un regard vif et rond. Il riait toujours, presque à chaque fin de phrase, un petit rire de bonne humeur d'une ou deux secondes. Chez lui, tout se passait dans l'allégresse, d'un seul mouvement enlevé et

simple, si bien qu'on eût dit que tout se jouait aux dés dans un éclat de rire. « Ça roule », telle eût été sa devise s'il n'avait tatoué sur son épaule à l'encre rouge : « Debout les morts, on change de cimetière. » Au régiment, on l'entendait dans tous les bureaux et avec tous les galons. Chanteur préféré : Johnny Hallyday. Inconditionnel. Il n'y avait qu'au karaoké qu'il s'épanouissait tout entier, déchaîné, hors de lui. Tout le répertoire y passait. Parfois, pendant les manœuvres, on le voyait sortir d'un trou de bombe, les poignets collés au-dessus de la tête et gueulant de toutes ses forces :

Dix ans/ de chaîne/ sans voir/ le jour,

C'était/ ma peine/ forçat de l'aaamour,

J'ai refusé/ MOURIR D'AMOUR ENCHAÎNÉÉÉÉÉÉ

C'était aussi un bon imitateur de Bourvil. *C'est mon vélo, c'est mon vélo*, à deux cents mètres à la ronde pendant les marches de nuit. « Ta gueule Maronsol », ordonnait toujours le capitaine. Et ce jour-là aussi il le lui avait dit, autour de cette table, quand le serveur était venu en souriant, tablier autour des hanches, claquettes aux pieds.

– Du riz et de la petite viande pour moi, avait dit le capitaine.

– Un *fab-fab* comme d'habitude, sans trop d'épices, avait continué Maronsol.

– OK chef, avait noté le serveur.

Ensuite il avait tourné son mince visage vers Markus :

– Et pour vous ?

Mais avant que Markus ait pu ouvrir la bouche, le capitaine l'avait devancé :

– Évite dans un premier temps de manger leur barbaque, ou tu choperas une chiasse d'enfer.

– Reçu, mon capitaine.

Puis au serveur :

– Mettez-moi seulement du riz, alors.

– Bien chef.

Et Maronsol avait soudainement attrapé le serveur par la manche pour le retenir :

– Apporte-nous aussi trois verres de pastis, celui que tu gardes caché dans l'arrière-salle.

Le serveur s'était contenté de sourire comme un enfant pris en faute. Maronsol lui envoya des clins d'œil.

– Qu'il soit bien frais, hein ? T'avise pas de nous servir de la soupe. Il marche encore ton frigo ? Y a pas eu de coupure aujourd'hui, dis ?

– Non chef, c'est froid.

– Alors c'est très bien, avait conclu Maronsol en lui relâchant la manche.

Le Djiboutien était grand et fin avec de longues jambes maigres.

– Et houspille un peu maman, on est pressés aujourd'hui ! lui avait lancé Maronsol avant qu'il n'atteigne la porte du bâtiment où se tenait dans l'ombre la silhouette d'une femme.

Ils échangèrent quelques mots en arabe puis disparurent tous deux dans la pénombre de la cuisine. On devait parler du nouveau venu bien sûr. Est ce qu'on l'avait déjà vu ici ? Non, jamais. Et le lendemain, quand Markus était descendu du taxi sur le marché central, des dizaines d'enfants l'avaient entouré en chantant : « Le nouveau lieutenant ! Le nouveau lieutenant ! »

Ensuite ils avaient bu un verre d'alcool frais, laiteux et parfumé. Des mouches en grand nombre avaient tressé autour de leurs têtes des couronnes bleues et vertes, des auréoles lugubres. Markus avait vu passer l'ombre noire d'un vautour, et, traversant comme un éclair l'aveuglante lumière où le sol baignait, il lui sembla que sa trajectoire s'était insensiblement courbée, amorçant dans le grand ciel vide le premier cercle d'une spirale de mort.

Il lui avait fallu venir jusqu'ici pour pénétrer avec amour dans les profondeurs de l'alcool, pour sentir descendre en lui la liqueur glacée et se répandre tous les parfums de l'anis, pour rêver dans l'ivresse à toutes les couleurs des coquelicots, des bleuets et des lavandes, aux subtilités des plantes et des écorces que le désert ignore et détruit. Alors, remplissant une fiole de boisson, il l'emportait avec lui au fond du désert, dans la doublure de son treillis brûlant, et le soir venu, roulé dans son sac au flanc d'un piton aride, les narines envahies de moucheron, portant doucement le goulot embaumé de suc contre ses lèvres meurtries, il lui semblait pouvoir oublier tout cela, oublier cette implacable poussière, et voir défiler un instant sous ses yeux clos, une seconde avant de s'endormir pour de bon, les images d'une terre lointaine et généreuse, les souvenirs imaginaires d'un monde qu'ils avaient perdu et qui ne reviendrait plus.

Le capitaine : Que cherchais-tu ?

Le taxi : La route vers l'est.

Maronsol : Ta gueule, pas toi !

Markus : Le soleil, je crois...

Maronsol : Taisez-vous !

Markus : Le soleil, je crois.

Le capitaine : Et alors ?

Markus : Alors rien. Je veux dire, il n'y a rien.

Gallardo : Pays de malheur.

Markus : Pays sublime.

Gallardo : Hélas !

Markus : Il n'y a rien que le grand soleil.

Gallardo : Et c'est tout.

Markus : Les paléontologues prétendent que ce fut le berceau de l'humanité. Et les Égyptiens l'appelaient « le pays de Dieu ».

Le capitaine : Alors ?

Markus : Alors tout est fini.

Maronsol : Quoi ?

Markus : Il n'y a pas de retour aux sources possible, sachant ce que nous savons, ayant fait ce que nous avons fait. Tout ce que nous touchons, nous le salissons. Tout ce que nous voulons réparer, nous le détruisons un peu plus. L'univers grossit comme une bulle, le vide augmente, l'errance s'aggrave, la solitude s'agrandit. Les galaxies s'éloignent les unes des autres. Chaque seconde qui passe ajoute un peu à la somme de nos erreurs.

Maronsol : Irréversiblement.

Gallardo : Et si tout n'avait toujours été que ce long et douloureux chaos ?

Maronsol : Pourquoi pas ?

Markus : Y a-t-il seulement une différence ?

Le capitaine : Regardez, la lune arrive...